



10000 Gestes
de Boris Charmatz.
PHOTO URSULA KAUFMAN



Boris Charmatz: «10000 Gestes» pour célébrer l'éphémère



Pour ouvrir la saison de la Volksbühne, le chorégraphe a présenté une pièce d'une rare incandescence, collection de mouvements voués à ne jamais se répéter.

Ça serait la fin du monde et on ferait une dernière danse. Une danse où on ne s'interdirait pas de chanter, de gueuler même, d'embrasser, de frapper, d'accoucher, de sauter, de faire un doigt, de faire absolument tout, en fait – et vite, et sur le *Requiem* de Mozart, tant qu'à faire. Un truc moins désespéré qu'urgent, moins élégiaque qu'absolument glorieux : une descente en flammes, une apothéose au sens propre. Voilà à quoi l'on pense, dans le gros hangar de l'aéroport de Tempelhof plongé dans la pénombre à Berlin, les seules lumières venant de l'extérieur des grandes verrières, alors qu'on observe, saisie, une simili petite répliquante (Johanna-Elisa Lemke) s'agiter dans une bourrasque de mouvements sur un immense carré réfléchissant, vêtue d'un costume à paillettes rouges.

Humanité grouillante. Elle souffle, chantonne dans sa barbe, enchaîne les gestes à une allure furieuse – solo d'air guitar, bonds – bientôt rejointe par les 22 autres danseurs de *10000 Gestes*, dernière pièce du Français Boris Charmatz dans laquelle aucun danseur n'exécutera la même séquence que le voisin, ne façonnera le même mouvement. Dix mille gestes (et sûrement quelques milliers de plus) qui se déploient devant nous à la vitesse de l'éclair pendant une toute petite heure, aussitôt exécutés aussitôt jetés, voués à ne jamais se répéter. Pas le temps de se lamenter, pas même le temps de les attraper

tous – on en saisit au vol, celle-là en position lotus, celui-ci en chandelle, et eux qui se lèchent les orteils, et lui en moonwalk, et ceux-là qui s'embrassent à l'arrière-scène, poignants, pour le dernier baiser de l'univers, alors que les autres se massent au devant. Toute une humanité grouillante, vivante, riante, agonisante, qui prend la forme d'un tableau de Jérôme Bosch avant d'envahir les gradins, d'invectiver les spectateurs, se coucher sur eux, leur murmurer à l'oreille, et repartir aussi sec. Le chorégraphe l'a voulue «collection impossible, antimusée chorégraphique». C'est savoureux lorsqu'on connaît son parcours, sa proposition d'inventer un «musée de la Danse» lorsqu'il est nommé au Centre chorégraphique national de Rennes en 2009, mais *10000 Gestes* reste fidèle au projet de départ : ne pas ériger de sanctuaire. Le répertoire de formes s'emballa, échappe, coule entre les doigts, impossible à retenir. La notion même de signature chorégraphique, de patrimoine, se retrouve démonétisée. D'autant que la pièce s'est construite intégralement sur les propositions des danseurs (comme on aimerait pouvoir les citer tous ! Djino Alolo Sabin, Nadia Beugré, Dimitri Chamblas, Noé Pellencin, Frank Willens...) chacun formulant sa partition sur des thèmes

donnés. Quand bien même Charmatz a t-il méticuleusement mis en forme – car le résultat est, sans conteste, une pièce de Charmatz, qui en rappelle d'anciennes, autant que la toute récente *Danse de nuit* : même urgence, même travail autour du collectif, même invite à bouger.

Disparition. «*Qu'est-ce qui est vraiment éphémère en danse ?* interroge le chorégraphe. *On crée un geste, il disparaît : c'est un classique de la danse. Même si finalement il ne disparaît pas tant que ça. On peut nous filmer en pirate, comme l'a fait un type, et poster les images sur YouTube, et c'est super beau. Mais il y a quand même cette chose : on fait un geste, et ça y est, il n'est plus là. Il est dans la tête, le corps, mais il n'est plus dans l'espace.*»

Les fantômes s'évanouissent aux quatre coins de la scène, nous laissant pantelants. Cela aurait pu être juste un grand bordel, c'est une symphonie magnifique. Et, par un hasard de programmation, une réponse détournée à la polémique qui agite la Volksbühne (*lire pages 28-29*), dont Boris Charmatz – artiste associé – et les danseurs inaugurent la nouvelle saison. Car *10000 Gestes* se lit aussi comme la revendication d'une disparition, le manifeste de l'impermanence de tout ce qui se déroule sur une scène et s'y est jamais déroulé. N'est-ce pas cette impermanence qui, toujours, a rendu ce qui s'y trame si beau ? Le déployer de cette manière est un magistral remède à la mélancolie.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS (à Berlin)

Le répertoire de formes s'emballa, échappe, coule entre les doigts, impossible à retenir. La notion même de patrimoine se retrouve démonétisée.

10000 GESTES de BORIS CHARMATZ
Les 19, 20 et 21 octobre au Théâtre de Chaillot, 75016 dans le cadre du festival d'Automne à Paris, puis les 24 et 25 novembre au Festival TNB, Théâtre national de Bretagne, Rennes (35).